



Patrice Guigue Dansin

# Le Mont-Blanc littéraire

Projet littéraire et de résidence d'auteur

## **AVERTISSEMENT**

*Les extraits du livre en cours d'écriture publiés dans ce document donnent un aperçu de l'ouvrage qui est susceptible d'évoluer. Les chapitres présentés ne sont ni complets, ni dans l'ordre d'un sommaire à venir...*

## **LE MONT-BLANC LITTÉRAIRE**

Patrice Guigue Dansin

*« Toujours on voudra monter.  
Le chasseur dit : « C'est pour la proie. »  
Le grimpeur dit : « Pour voir au loin. »  
Moi, je dis : « Pour faire un livre ».*

Jules Michelet  
*La Montagne. (1878)*

## LE MONT-BLANC LITTÉRAIRE

### Introduction

Pour évoquer « *Le Mont-Blanc littéraire* », autrement dit l'importance des textes qui l'ont fait connaître avec la haute montagne et la vallée de Chamonix entre le milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle et la fin du XIX<sup>ème</sup>, il sera moins question de se plonger dans l'histoire des sciences et de l'escalade – beaucoup de livres existent sur ces sujets – que dans les récits et les mots des auteurs qui ont contribué à leurs découvertes et à leurs développements.

En France, comme presque partout en Europe, dès la seconde moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle – pour les plus privilégiés – et à partir du début du XIX<sup>ème</sup> siècle en raison du progrès de l'alphabétisation qui emboîte le pas au siècle des Lumières, qu'il s'agisse de correspondances personnelles dédiées aux voyages, à la découverte des territoires inconnus et de leurs habitants, à leurs explorations et aux premières découvertes scientifiques, le récit de voyage est, pour le public, le principal medium de ces découvertes – dont la haute montagne fait partie –, même si la fiction, avec quelques romans ou nouvelles littéraires, n'est pas négligeable dans la fascination naissante – pour les hautes vallées des Alpes et des Pyrénées – qui engendra d'autres découvertes et une nouvelle ère scientifique dans l'histoire de l'humanité.

Peu à peu la haute montagne, les Alpes et son Mont-Blanc, – situation oblige, dès lors qu'on aura conquis son sommet et mesuré son altitude, trouvera sa place dans l'intellect d'un public grandissant, élargissant les impressions extérieures avec autant de forces qu'autrefois elle les avait naturellement repoussés, quand bien même ses détracteurs – peu nombreux, certes, mais prestigieux comme Chateaubriand par exemple – qui n'ont pu enrayer l'attrait naissant pour les hautes vallées et leurs sommets qui doivent leurs succès aux premiers écrits portés à la connaissance du public.

Affirmer que la littérature, qui précède les sciences, sera le principal vecteur en Europe de tous les engouements à venir pour la haute montagne et la vallée de Chamonix en particulier, n'est pas infondé quand bien même les arts picturaux, eux aussi publiés par les éditeurs, ont joué leur rôle dans l'accompagnement de ces découvertes et des modes à venir pour le voyage à la montagne, le tout contribuant amplement au mouvement romantique, d'abord en Europe et en occident : les uns nourrissant les autres...

## Découverte de la haute montagne

Survolant l'histoire des sciences de la terre entre la fin du Moyen-Âge et la Révolution française alors dominée par la chrétienté qui s'appuyait sur la théorie du Déluge pour expliquer la création du monde, il faut rappeler que, sauf pour quelques chercheurs et leurs adeptes, jusque-là l'ignorance régnait sur toute science, et que c'est grâce à l'étude de la montagne et des glaciers – qu'accompagnent la géologie<sup>1</sup> –, nous disent les historiens, que la connaissance fit un bon en avant, ouvrant une nouvelle ère pour les sciences qui n'avaient que très peu évoluées depuis la précédente révolution scientifique – située au moment de la publication des travaux de Copernic en 1543. Dire qu'avant la découverte de la haute montagne il faut considérer que pour la plupart des gens (qui vivaient loin d'elle) elle n'existait pas, n'est pas exagéré et correspond à la réalité. À part quelques chasseurs de chamois ou bergers des estives, de colporteurs, de contrebandiers, de botanistes, de cristalliers qui alimentaient les cabinets de curiosité, de voyageurs qui allaient prendre de nouvelles fonctions de part et d'autre des Alpes et de militaires qui les avaient enduré – parfois dans la débâcle –, on ne savait rien d'autre que les mots de leur vocabulaire pour décrire ces montagnes « effrayantes » ou « menaçantes », parlant de « chaos », de « Territoire du Diable oublié de Dieu », de « Cathédrales » ou de « Pyramides de glace » considérées comme des barrières naturelles qui protégeaient les différents royaumes dans lesquels elles s'inscrivaient. Nous verrons que les premiers écrivains eux-mêmes, parfois de leur propre aveu, ont du mal à trouver les mots pour dire ce qu'ils voient, l'un d'eux affirmant même qu'il serait impossible de représenter ces hautes montagnes par la peinture, car, dit-il : « *on ne peut représenter ce qu'on n'a jamais vu* ». Ajoutant à cela que certains voyageurs rapportaient que ces hautes vallées étaient peuplées « d'hommes et de femmes hagards », et même de « sauvages » ou encore de « Crétins des Alpes » pour désigner des personnes victimes de consanguinité et autres handicaps, et il s'entend que tout ce qu'on disait de la haute montagne la rendait hostile. Quant aux premiers voyageurs, censés être plus savants que les autochtones de ces « horribles montagnes », ils n'avaient de supérieurs que leurs pouvoirs dans la société et le temps que leur accordait leur condition sociale pour constater qu'ils ne savaient rien de ces reliefs, inscrivant sur les cartes « *Terra Incognita*<sup>2</sup> » pour indiquer les régions inconnues. Les « Glacières », comme on disait encore tardivement au XIX<sup>e</sup> siècle pour désigner les hautes montagnes n'échappèrent pas à cette appellation de « Terre Inconnue » – comme tout domaine jusqu'alors inexploré.

---

<sup>1</sup> La première carte géologique de France fut terminée en 1841 ; un travail de dix ans à travers le territoire, réalisé par deux ingénieurs de l'Ecole des Mines de Paris : cf. Le Musée de Minéralogie Mines Paris PSL où cette carte est exposée.

De fait il manquait un lexique à la haute montagne, et des rencontres entre ses habitants et les étrangers à ces hautes vallées pour affiner les ententes et les connaissances, ce que les écrivains voyageurs et ceux qui s'intéressèrent aux sciences de la montagne, comme Horace Benedict de Saussure, se chargèrent de combler progressivement à partir du XVIII<sup>ème</sup> siècle, en attirant vers elles leurs lecteurs après l'émergence du sentiment de paysage qui commença avec la Renaissance et qui progressera plus tard avec le romantisme en littérature et en peinture...

### **Premier récit et première ascension**

Considérer la première ascension du Mont-Blanc par Balmat et Paccard comme la date fondatrice du tourisme alpin, même si c'est vrai, c'est oublier que la conquête des sommets s'inscrit dans la longue durée et que bien des hommes allèrent à leurs rencontres en Europe avant les écrits d'Horace Bénédict de Saussure et la conquête du Mont-Blanc – si l'on doit approfondir ses connaissances historiques.

Si Pétrarque, en 1336, est la première personnalité à s'être rendu au sommet du mont Ventoux en compagnie de son frère, et si l'ascension de ce mont de Provence à l'altitude de 1910 m ne nous apparaît pas aujourd'hui difficile à accomplir, on ne le considérerait pas ainsi à cette époque. Attiré par ce sommet et *la promesse* d'une découverte, Pétrarque, poète et ecclésiastique à la cour papale d'Avignon où il vit depuis dix ans, se lance à sa conquête. Aussitôt de retour, il écrit à son confesseur et directeur spirituel :

*« J'ai fait aujourd'hui l'ascension de la plus haute montagne de cette contrée que l'on nomme avec raison le Ventoux, guidé uniquement par le désir de voir la hauteur extraordinaire du lieu (...) ».*

Or, si cette montée au Ventoux n'est pas considérée dans l'histoire de l'alpinisme, on peut dire, néanmoins, que la description qu'en fit Pétrarque est le premier récit d'une ascension en montagne.

Vers la fin du Moyen-âge, en revanche, l'histoire est autrement *sérieuse*... Dans le Vercors, le Mont Aiguille, perçu comme un rocher inaccessible en raison de sa géomorphologie, était alors nommé en latin « *Mons inaccessibilis* ». Le 26 juin 1492, quatre mois avant la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb – qui marquera la fin du Moyen-Âge –, sur ordre du Roi Charles VIII, le mont Inaccessible (2087 m) est gravi par Antoine de Ville, seigneur de Lorraine et capitaine du Roi, accompagné de plusieurs hommes dont un notaire, portant

---

<sup>2</sup> Dans le livre « *Terra Incognita - une histoire de l'ignorance* » paru chez Albin Michel en 2020, l'historien Alain Corbin consacre plusieurs chapitres à la découverte de la haute montagne et des glaciers.

échelles et pitons qui serviront à cette ascension considérée par les historiens comme l'acte de naissance de l'alpinisme. Le « *Mons inaccessibilis* » est alors rebaptisé « Aiguille-Fort », avant de prendre son nom actuel de « Mont Aiguille ».

Pour autant, pas de quoi mettre la montagne en vogue à ce moment-là ; pour ça il faudra attendre (environ) trois siècles de plus, et aucun récit du seigneur de Lorraine ne nous est parvenue pour conter son exploit, l'absence de récit occultant certainement cette *entreprise* : les actes passent, les écrits restent. Et malgré qu'on ait répertorié ensuite les ascensions les plus importantes à partir de celle du *Mons Inaccessibilis*, on peut dire, néanmoins, que l'histoire de la montagne et de l'escalade commencent véritablement avec celle du Mont-Blanc par Jacques Balmat accompagné du Docteur Paccard, Balmat, surnommé « Mont-Blanc », qui devint aussitôt une légende à la *hauteur*, plus tard, de celle de Neil Armstrong pour avoir été le premier à marcher sur la Lune :

« *Un petit pas pour l'Homme, un grand pas pour l'histoire de la montagne [et de Chamonix Mont-Blanc].* »

### **Circuits initiatiques**

Progressivement, surtout à partir du XVII<sup>ème</sup> siècle avec « Le Grand Tour », circuit initiatique à travers l'Europe destiné aux jeunes anglais (qui empruntèrent cette expression aux Français qui le pratiquaient déjà), deviendra une mode sur tout le continent, parcours dans lequel s'inscrira le Mont-Blanc qui, selon les époques et les pays, a porté le nom de « Mont Maudit », ou « Les Monts Maudits » pour les Suisses, ou encore : « La Roche-Blanche » pour les Savoyards, sans qu'on sache alors qu'il s'agissait du point culminant de l'Europe occidentale. Il y eut aussi d'autres circuits initiatiques consacrés exclusivement à la montagne, comme : « Le Voyage dans les Alpes » et « Le Voyage dans les Pyrénées », qui participèrent à la découverte de la haute montagne qui allait monter en puissance, prenant part au développement du voyage d'agrément\*, réservé à quelques privilégiés et autres curieux acharnés qui feront naître l'« alpinisme » et le « pyrénéisme ». Et si les représentations de ces hautes montagnes par la peinture, le dessin et la photographie (ensuite), ou encore à d'autres mediums tels que la conférence ou le diorama ont une grande importance quant à la fascination qu'elles exerçaient sur le public, c'est avant tout grâce aux textes littéraires qu'on doit la découverte de la haute montagne et son engouement en Europe, qui commence dans les Alpes, en Suisse et en Savoie dont le duché était alors sous le boisseau du Royaume de Piémont-Sardaigne (de 1720 à 1860, entrecoupé

---

\* *Avant d'adopter le mot anglais « Tourism » à partir du milieu du 19<sup>ème</sup> siècle.*

par l'occupation française pendant la Révolution et l'Empire napoléonien), et de son souverain le Roi de Sardaigne que les Suisses avaient gentiment surnommés « Le Roi des Marmottes ».

### **Premiers pas à Chamonix**

Le 18<sup>ème</sup> siècle donna le départ de l'exploration de la haute montagne, du Mont-Blanc et de Chamonix à partir de 1741, en s'adressant à une élite qui s'intéressait aux voyages et aux sciences naissantes ; le 19<sup>ème</sup> siècle allait lui emboîter le pas, en poursuivant et en développant les découvertes de la haute montagne à destination d'un public plus large, en créant un corpus littéraire et picturale grâce au développement de l'alphabétisation et de l'édition qui feront accourir des visiteurs toujours plus nombreux, et ce bien avant que la vallée, dans la seconde partie du siècle, multiplie encore le nombre de ses visiteurs avec la première route à atteindre Chamonix – voulu par Napoléon III après sa visite en 1861 – et avant l'arrivée du Chemin de fer en 1901.

Après les premiers écrits qui évoquaient la haute montagne et la vallée de Chamonix, et ceux, plus érudits, qui empruntèrent les chemins de la science auxquels, cependant, peu de lecteurs ont eu accès, en 1741, quarante-cinq ans avant la première ascension du Mont-Blanc, deux Anglais, William Windham et Richard Pococke, débarquent à Chamonix. Partis de Genève, Pococke, lui, fraîchement débarqué de son voyage en Orient, arrive dans la vallée (via Genève) encore habillé d'un costume oriental, armé jusqu'aux dents et accompagné d'une imposante escorte. Aussitôt, tous deux s'aventurent dans *le ventre* de « la montagne maudite », une excursion que des chamoniards leur avaient pourtant déconseillé. Ils se trouvent alors sur ce qu'on appellera plus tard « La Mer de Glace », nom inspiré de leurs écrits par cette phrase :

*« Ce glacier est semblable aux mers du Groenland, ou à un lac agité d'une grosse bise et gelé tout à coup. »*

Considérés comme les premiers touristes de la vallée, qualifiés par certains de « *Christophe Colomb de Chamonix* », de retour en Angleterre, William Windham et Richard Pococke organiseront des conférences qui, avec leurs récits de voyage, attireront beaucoup d'Anglais en vallée de Chamonix, et ce un siècle avant l'un de leurs compatriotes, Albert Smith, qui lui fera l'ascension du Mont-Blanc en 1851 et organisera à son tour, en Angleterre et à *grande échelle*, des conférences et des expositions qui mettront définitivement « Le Mont-Blanc à la mode » : Anglais qui sont bien les premiers à s'intéresser à la beauté de la haute montagne.

Windham et Pococke se reposant au-dessus de la Mer de Glace sous une grande pierre, celle-ci porte le nom de : « *La pierre aux Anglais* » pour leur rendre hommage, alors que le duc de La Rochefoucauld, qui fait le récit de sa visite à la Mer de



Glance en 1762, nous dit, dans son journal <sup>2</sup>, qu'il s'agirait d'une erreur :

*« La Pierre aux Anglais est une pierre qui a quinze ou seize pieds de long sur cinq ou six de large ; elle est située sur la pente de la montagne, quelques toises au-dessus de la mer glace ; elle est consacrée pour diner le jour qu'on monte le Mont-Tanvert, et tire son nom des Anglais qui sont les premiers qui s'en soient servis pour cet usage. D'après Alphonse Favre<sup>3</sup> cette pierre est appelée à tort Pierre aux Anglais, car ce furent les Genevois qui lui valurent sa modeste célébrité. »*

La confusion vient peut-être du fait que ces deux Anglais entretenaient à ce moment-là une correspondance avec le suisse et géologue Alphonse Favre, mais nous n'entrerons pas dans les détails concernant ce que disent l'un et l'autre. Peu importe, parfois, l'exactitude des événements qui peuvent varier autant que les frontières changent au cours de l'histoire comme ce fut le cas de la Savoie et que la mémoire vacille. Réalité ou fiction, ce qui compte avant tout est la capacité qu'ont les livres et les récits, vrais ou faux, à nous enseigner quelque chose et à nous émerveiller. Tout a été révélé et transmis grâce à l'écriture ; car bien que Platon s'en méfiait qui ne croyait qu'en la transmission orale, l'histoire lui a donné tort qui nous a transmise, par l'écrit, les mythes et les réalités : y compris ceux de la Grèce antique. Qu'en serait-il, sans cela, et sans la fiction aussi, de la fascination que nous avons pour les îles, par exemple, sans le mythe de l'île déserte et de « Robinson Crusoé » de Daniel Defoe au 18<sup>ème</sup> siècle, sans « L'Île Mystérieuse » de Jules Verne et sans « L'Île au trésor » de Robert Louis Stevenson au 19<sup>ème</sup> siècle, inscrits dans la mémoire collective ? Il en va de même pour le Mont-Blanc.

## **Alphabétisation**

Après le siècle des Lumières, grâce à la Révolution française et dès le début du 19<sup>ème</sup>, c'est grâce au développement de l'alphabétisation que la littérature permet de démocratiser la connaissance dans tous les domaines. Les territoires inconnus, comme la haute montagne, n'échappent pas à cette soif de découverte qui, cependant, pour le plus grand nombre, se fait grâce à la lecture, leur condition sociale ne leur permettant pas d'entreprendre des voyages : impossibilité de quitter leur travail, déplacements longs, difficiles et trop onéreux. Mais la montagne, en revanche, est maintenant prête à se dévoiler, et va répandre des sentiments jusque-là non ressentis

---

<sup>1</sup> « Le Mont Blanc à la mode » Le livre, paru en 2018 – Guérin éditions Paulsen –, raconte l'histoire d'Albert Smith.

<sup>2</sup> Rapporté dans l'Annuaire du C.A.F. en 1893

<sup>3</sup> [https://data.bnf.fr/fr/15346352/alphonse\\_favre/](https://data.bnf.fr/fr/15346352/alphonse_favre/)

pénétrer le cœur des sociétés. Le rêve et l'imaginaire sont alors au pouvoir, et c'est la lecture qui en est le vecteur. On lit davantage que les chiffres nous le font savoir, car les livres, comme la presse, tournent et passent de main en main : bibliothèques personnelles pour les classes dominantes, salons et cercles littéraires ou cabinets de lecture après la Révolution française, lieux très populaires où l'on va lire comme on va au bistrot, là où, pour une somme modique, on peut accéder aux journaux, aux revues, aux brochures et aux livres sans se ruiner dans les librairies, des bouquinistes ou des colporteurs. Dans ces établissements on peut même s'abonner et emporter la lecture à domicile, comme avant auprès des loueurs de livres ou dans de rares bibliothèques publiques – et c'est un véritable succès. L'édition s'emballé ; on imprime à tout-va des livres, des revues des journaux et des guides, et, progressivement, de plus en plus de gens pourront transformer leur rêve en réalité : partir sur les traces des écrivains voyageurs qui leur ont ouvert la route : celle de la montagne leur vantant bien des atouts, y compris celui du « grand air » bénéfique à la santé, qui fera naître « les cures d'air » et plus tard les établissements spécialisés voués aux soins comme les sanatoriums ou encore les cures thermales, un ensemble qui s'accompagnera du développement de l'hôtellerie dont Chamonix est déjà bien pourvu dès le début du 19<sup>ème</sup> siècle.

### **Des écritures**

Livres de naturalistes et autres savants, récits de voyage, correspondances, guides touristiques et quelques fictions sont au programme pour la découverte de la haute montagne, du Mont-Blanc et de la vallée de Chamonix. Après les premiers écrits d'exploration, comme ceux d'Horace Bénédict de Saussure, géologue, naturaliste et écrivain genevois qui connurent un immense succès, on va véritablement se ruer au pied du Mont-Blanc, et d'autant plus sait maintenant qu'il est le plus haut sommet d'Europe et qu'il vient d'être gravi en 1786 par Balmat et Paccard, puis par de Saussure lui-même guidé par Jacques Balmat. Voyages d'agrément ou de découverte pour ceux qui en ont les moyens, sauf exceptions ils ne comptent que des gens qui écrivent, même s'ils ne sont pas des professionnels du *genre*. Certains ne produiront que des correspondances, des récits épistolaires de leur voyage qui seront parfois regroupés et publiés sous la forme d'un livre, comme les « Lettres d'un voyageur » de George Sand (dont les lettres, toutefois, sont fictives), tandis que d'autres écrivains, en plus d'une correspondance personnelle, se feront correspondant de presse ou écriront leur récit de voyage sous la forme d'un livre après avoir été publiés dans des revues, comme les « Impressions de voyage », d'Alexandre Dumas, tandis que d'autres encore, rares parmi les écrivains, produiront des fictions inspirées de quelques épisodes de leur voyage : « Frankenstein ou le Prométhée moderne », de Mary Shelley, nous le verrons, en est le meilleur

exemple. Les Anglais, comme elle, comptent donc pour beaucoup dans l'engouement pour le voyage à Chamonix. Dès les écrits de Pococke et Windham, après leur voyage à Chamonix en 1741, Mary Shelley et son roman, en 1819, Albert Smith au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle ou encore John Ruskin pour ses écrits sur la peinture et son œuvre picturale et photographique (l'un des tous premiers à photographier la haute montagne), ils seront plus nombreux que les autres européens à se rendre au pied du Mont-Blanc, et les habitants de Chamonix deviennent peu à peu coutumiers de la manière de vivre des anglais, par exemple en découvrant le thé que les voyageurs apportent d'abord avec eux, une boisson servie ensuite dans les hôtels et que les guides chamoniards emporteront en haute montagne pour eux et leurs clients, le thé, mis en bouteille, étant toutefois coupé avec du vin\* : pur produit de ce *mariage* anglo-chamoniard...

### **De chair et de glace – L'affaire Frankenstein**

C'est une fascinante histoire qui nous est parvenue d'Angleterre dès le début du XIX<sup>ème</sup> siècle, composée de plusieurs événements qui allaient converger entre eux à partir d'un voyage entrepris par Mary Godwin et par son compagnon et futur mari Percy Shelley au printemps et en été 1816 pour Genève et Chamonix, et d'une soirée mémorable au bord du Lac Léman passée dans la villa occupée par Lord Byron qu'ils sont venus rejoindre, qui feront naître un roman qui deviendra mythique : « Frankenstein ou le Prométhée moderne ». Et autant le Monstre du savant suisse Victor Frankenstein a de morceaux de cadavres différents qui le composent, autant Mary Shelley réunira d'éléments pour inspirer son livre, dont une excursion à Chamonix sur la Mer de Glace qui n'y est pas pour rien dans son inspiration.

Ce livre, très populaire dès sa parution en Angleterre et ailleurs en Europe, traduit et paru en français en 1822, est une œuvre importante à plus d'un titre dans l'histoire de la littérature, qui contribuera largement, dès les années 20 au 19<sup>ème</sup> siècle, à l'engouement pour la haute montagne et en particulier pour Chamonix et le Mont-Blanc, en tant que seul roman de cette envergure parmi un corpus de récits, de correspondances et de rares fictions qui ont mis ce voyage à la mode en Europe et au-delà. L'histoire de Frankenstein, bien différente du premier film de James Whale (sorti en 1931) qui fera oublier les lieux du roman de Mary Shelley, se déroule au 18<sup>ème</sup> siècle sans que la période ne soit précisée dans le livre, mais qu'on peut situer après 1756 grâce aux expériences avec l'électricité sur des grenouilles d'un certain Galvani à Bologne, qui inspira Mary Shelley, et la Révolution française, car on peut imaginer qu'il eut

---

\*Témoignage recueilli auprès de Françoise Simond, Présidente de l'association « Les Amis du vieux Chamonix » [2024].

été difficile, pour elle, d'en faire, un roman contemporain de son époque dans une Europe tout juste pacifiée après les guerres napoléoniennes, sur les traces encore chaudes de ses stigmates dans le Duché de Savoie, de nouveau sous le boisseau du Royaume de Piémont-Sardaigne depuis 1815 après avoir été bousculé et occupé par la Révolution française et Napoléon, dans une France redevenue « voisine » et « étrangère », encore quelque peu occupée par une Force internationale où l'on vient de restaurer la monarchie pour la seconde fois, ce qui, par ailleurs, n'était pas fait pour plaire à Mary Shelley.

Plusieurs études et d'autres textes nous ont appris l'histoire mémorable de la création de ce roman, comme les lettres de Mary et Percy Shelley, traduites et éditées en Français en 2007<sup>1</sup> seulement, dont le titre est : « *Lettres décrivant une croisière autour du lac de Genève et les glaciers de Chamoni* » de Percy et Mary Shelley. Cet ouvrage est en réalité une compilation de lettres écrites par Mary et Percy, et de textes relevés dans le journal de Mary (une partie de ces lettres et de son journal est perdue) le tout tellement remanié avant sa parution en Angleterre, que de l'aveu même de Percy Shelley : « le récit est décousu ». Leurs préfaces, et leurs lettres, nous renseignent sur ce voyage de 1816 qui passe par Paris, Troyes ou encore par Dôle dans le Jura, avant d'atteindre Neufchâtel, Nyon, et enfin leur destination finale, Cologny, une bourgade au bord du Lac Léman face à Genève, où ils séjourneront dans une villa voisine de celle de Lord Byron. Mary Godwin, qui aura 19 ans fin août 1816, n'est pas encore mariée à Percy Shelley, qui lui a vingt-quatre ans, mais se fait appeler Mary Shelley depuis leur rencontre en 1814, après lui avoir déclaré son amour sur la tombe de sa mère alors qu'elle n'avait pas encore 16 ans, et associera plus tard le nom de sa mère Wollstonecraft, à celui de son mari. Le couple est accompagné de leur fils de six mois, et de Claire Clairmont, 18 ans, demie sœur par alliance de Mary, fille de sa belle-mère, et retrouvent, à Cologny près de Genève, leur ami Georges Gordon Byron, 28 ans, qui les accueille avec d'autant plus de joie que Claire Clairmont est sa maîtresse et qu'elle est enceinte de lui, Lord Byron, Baron et descendant d'une des plus anciennes familles d'Angleterre, pays qu'il vient de quitter pour toujours, accompagné de John William Polidori, jeune médecin qui n'a pas encore 22 ans, italo-anglais et ami du Lord. Une bande de jeunes, en somme, ceux-là sont érudits et deux d'entre eux, Percy Shelley et Lord Byron, sont écrivains et poètes, et Byron une véritable Rock Star littéraire, dont l'éditeur, à Londres, a dû le faire protéger plusieurs fois par la Police tellement il fut poursuivi par le public à la sortie de certains de ses livres. C'est donc aussi une affaire de famille, d'amour et

---

<sup>1</sup> « *Frankenstein sur la Mer de Glace* », traduit en Français par Christophe Jaquet, paru chez Guérin Éditions Paulsen en 2007.

d'amitié qui aurait pu passer inaperçue si quelques événements ne s'étaient pas électrisés comme le fut le monstre par son géniteur et savant Victor Frankenstein pour lui donner vie. Mais pour mieux comprendre la genèse de l'histoire de : « Frankenstein ou le Prométhée moderne », il faut avant tout savoir qui était Mary Wollstonecraft Godwin, née en août 1797, épouse Shelley en décembre 1816, dans quel environnement elle a vécu et comment elle vivait au moment où elle écrivit son roman. Femme exceptionnelle au destin qui ne l'est pas moins, dans l'un de ses livres elle écrit :

*« Ma jeunesse a été plus romantique que toute invention romanesque. »*

Mary Shelley elle est la fille de Mary Wollstonecraft, enseignante, philosophe engagée et féministe bien avant d'autres, et de William Godwin, son père, romancier, philosophe et théoricien politique aux idées libérales. Marquée par la vie, par son éducation et ceux qui l'entourent, Mary Shelley, en constante effervescence intellectuelle, a soif de connaissances et apprend vite ; elle parle plusieurs langues, s'intéresse à la littérature, à la philosophie, à la politique, à la justice et aux sciences nouvelles. Cependant, en raison de sa liaison avec Percy Shelley, – elle n'a que 16 ans et Percy est encore marié, elle se fâchera avec son père et sa belle-mère, si bien qu'elle s'enfuira avec Percy en 1814 pour un premier voyage en Suisse. Toute sa vie sera marquée par la mort : elle a dix jours quand meurt sa mère, sa demie sœur Fanny se suicide à l'âge vingt ans alors que Mary n'a que 16 ans, et elle perdra les trois premiers enfants qu'elle eut avec Percy Shelley, – seul le quatrième survivra, et devra faire face au décès accidentel de son mari survenu en bateau au large de La Spezia, en Italie, alors qu'il n'avait que 30 ans : six ans après leur mariage. Mary Shelley s'occupera ensuite de sa carrière littéraire, et de faire publier l'œuvre de son mari jusqu'à la fin de sa vie à l'âge de 53 ans. Ses idées, ses engagements et ses revendications, sur les traces de sa mère, sont en phase avec ceux de Percy Shelley, l'un des grands poètes romantiques britanniques, mais considéré à ce moment-là comme un paria, renvoyé d'Oxford pour avoir écrit : « Nécessité de l'athéisme », et qualifié, avec son ami Lord Byron, de poètes sataniques. Comme Mary, Percy prône les libertés ; comme elle il est contre le mariage, mais se mariera deux fois. Le jeune Percy Shelley connaît lui aussi des problèmes avec sa famille qui le laisse vivre sans beaucoup d'argent, de peur qu'il ne le donne à des causes jugées philanthropiques en raison de ses idées. Il divorcera plus de deux ans après avoir rencontré Mary, et ne se marieront que fin décembre 1816. Leur premier voyage vers les Alpes et la Suisse, en 1814, qui passe par Paris et la France occupée par une coalition d'armées européennes après le déclin de Napoléon, – Mary et Percy, au passage, prennent parti pour les Français, y compris contre les Anglais comme ils le feront

encore en 1816 après la restauration de la monarchie, se fait dans des conditions difficiles. Ils n'ont que peu d'argent, et quand ils ne trouvent pas quelque attelage, ils vont à dos de mule ou à pied, et Mary, enceinte, perdra son premier enfant au cours de leur pérégrination. Ils rentrent précipitamment en Angleterre, et Percy attendra l'héritage de son grand-père pour entreprendre leur second voyage pour Genève et Chamonix en 1816, toujours par le même itinéraire : via Paris, Troyes, Dijon et le Jura avant d'atteindre Genève.

Après plusieurs jours de voyage, enfin arrivé à destination le 17 mai 1816 à Cologne, la villa louée par les Shelley, relativement modeste, est voisine de la somptueuse Villa Dioati, grande demeure que Byron a louée à au bord du Lac Léman.

Là, chez Byron de jour comme de nuit on se réunit de plus en plus souvent pour lire et faire la conversation plutôt que de flâner au jardin ou au bord du Lac, en raison du mauvais temps. Voici ce qu'écrit Mary Shelley :

*« Après de belles journées d'été du mois de mai 1816, propice à des excursions en bateau sur le lac, succèdent des journées de pluie et d'orage (...) »*

Le temps n'y ait pas, et « les belles journées » dont elle parle furent exceptionnelles à partir du printemps 1816 – et pour cause : dans l'actuelle Indonésie (alors occupée par les Anglais), l'éruption du volcan Tombora, en avril 1815, considérée comme l'une des plus puissantes depuis celle de Yellowstone il y a 4,5 millions d'années, est telle qu'en dehors des nombreux morts qu'elle provoqua, cette irruption va bouleverser le climat mondial, si bien qu'on dira de l'année suivante (1816), qu'elle fut une année sans été en Europe et aux Etats-Unis. Lassés, donc, du mauvais temps et de parler politique et philosophie tout au long de ses journées et de ses soirées passées à la maison, chez Byron on lit, bien sûr, et à voix haute on narre quelques récits de voyages, d'aventures ou encore scientifiques, en se rappelant les fameux « Voyages dans les Alpes » d'Horace Bénédict de Saussure qui passionnèrent l'Europe entière depuis le premier tome paru en 1779, qui donneront aux Shelley l'envie de se rendre à Chamonix au pied du Mont-Blanc. En soirée on lit également des romans et des histoires allemandes de fantômes, traduites en Français, langue que tout le monde parle, inspirant Byron qui, pour varier les plaisirs et distraire ses amis, propose un soir à chacun d'écrire une histoire de « spectre » ou « d'enchantement » – comme on pouvait le dire à cette époque. Commence alors une nuit pas comme les autres, grâce à laquelle naîtront une histoire de vampire : un brouillon d'abord écrit par Byron (qui sera plus tard publié), repris dans la nuit par Polidori qui en fera un conte, publiée en Angleterre en 1819 dans un magazine sous le titre : « Le Vampire : un conte », dont le héros, Lord Ruthven, est considéré comme le premier vampire tel que nous le connaissons aujourd'hui dans une œuvre de fiction, une

histoire qui inspirera entre autres textes Bram Stoker, presque quatre-vingts ans plus tard, pour créer Dracula paru en 1897, et enfin le chef-d'œuvre de Mary Shelley qui cette nuit-là prend des notes, avouant le lendemain qu'elle ne fut pas très inspirée alors que germe déjà en elle le Monstre de Frankenstein, livre commencé après son séjour à Chamonix, achevé en 1817 et publié anonymement dans sa première édition en 1818, qui scelle définitivement, avec le vampire de Polidori, le genre gothique apparu en 1764 avec « Le Château d'Orante », d'Horace Walpole, autre britannique, Frankenstein qui offre aussi à l'histoire de la littérature le premier roman de science-fiction...

Quelle nuit !

Voici ce qu'écrivit Mary Shelley, qui parut en 1821 dans la préface de la première parution en français de son roman, (traduit de la seconde édition anglaise sous son nom), à propos de cette soirée au cours de laquelle tout commence :

*« La circonstance sur laquelle mon histoire est fondée, m'a été suggérée par hasard dans une conversation. Elle fut commencée en partie comme source d'amusement, et en partie comme moyen d'exercer les facultés négligées de l'esprit. »*

Parmi les multiples sources d'inspiration de Mary Shelley qu'on peut retenir pour écrire son roman « *Frankenstein ou le Prométhée moderne* », voici, dans un certain désordre, les ingrédients qui le composent – en plus du mauvais temps né du Tombora : le mythe de Prométhée, bien sûr, l'Homme face à la Nature et à la Création, la philosophie, les sciences naturelles encore en vogue à ce moment-là, le romantisme en général et allemand en particulier, les histoires de fantômes et les débuts du genre gothique déjà évoqués, les influences de sa mère Mary Wollstonecraft, celles de Percy et de Byron, perte de son premier enfant que Mary aurait voulu faire revivre, l'électricité, avec l'expérience au 18<sup>ème</sup> siècle de l'italien Luigi Galvani (professeur d'anatomie à Bologne) sur une grenouille morte pour *l'animer* : expérience qui, soit dit en passant, donnera également à un certain Alessandro Volta, professeur de physique, l'idée de créer la Pile électrique, et donc la fascination de Mary Shelley pour les sciences nouvelles dont elle parle dans la préface de la seconde édition de Frankenstein, et enfin, guidée par les lectures d'Horace Bénédict de Saussure, son voyage à Chamonix et sa randonnée sur la Mer de Glace qui a une grande importance dans cet assemblage d'éléments qui ont convergés dans l'inconscient de Mary Shelley, cette fois dans la froidure de la mort et de la glace depuis la Mer éponyme à celle du Pôle Nord, pour composer son chef-d'œuvre qui marquera à jamais l'histoire de la littérature, et qui, accompagné des lettres de voyages de Mary et Percy Shelley, marqueront, par conséquent, celle du tourisme à Chamonix-Mont-Blanc.

## Perplexité

Certains récits, alors qu'ils émanent des plus grands auteurs, présentent des curiosités. C'est le cas dans l'une des lettres de George Sand qui commente l'un de ses deux voyages à Chamonix ; mais précisons qu'il s'agit d'une correspondance adressée à des proches et que les lettres parues sont fictives et publiées sous le titre : « Lettres d'un voyageur » [1836] : fictives sauf une, inspirée de la réalité, et qu'il faut, quoiqu'il en soit, faire la distinction entre les récits écrits pour soi ou pour les autres, romanesques, littéraires ou scientifiques, ou encore les lettres envoyées à un proche ou adressées à un éditeur de presse – par exemple. On s'étonnera donc moins que George Sand, après une merveilleuse description nocturne de ce qu'elle voit depuis sa chambre, – qui nous renseigne au passage sur ses connaissances du ciel, décrive un incident mineur survenu avec sa fenêtre ; en revanche, une phrase courte, qui conclue son impression générale sur son voyage à Chamonix, nous laisse perplexe...

*« [...] cette ligne de feux, établis comme des signaux tout le long du ravin, m'offrit, au milieu de la nuit, un spectacle magnifique. Ils perçaient de taches rouges et de colonnes de fumée noire le rideau de vapeur d'argent où la vallée était entièrement plongée et perdue. Au-dessus des feux, au-dessus de la fumée et de la brume, la chaîne du Mont-Blanc offrait une de ses dernières ceintures granitiques, noire comme l'encre et couronnée de neige. Ces plans fantastiques du tableau semblaient nager dans le vide. Sur quelques cimes, que le vent avait balayées, apparaissaient dans un firmament pur et froid de larges étoiles. Ces pics de montagnes, élevant dans l'éther un horizon noir et resserré, faisaient paraître les astres étincelants. L'œil sanglant du Taureau, le farouche Aldébaran, s'élevait au-dessus d'une sombre aiguille de granit, qui semblait le soupirail de volcan d'où cette infernale étincelle venait de jaillir. Plus loin, Fomalhaut, étoile bleuâtre, pure et mélancolique, s'abaissait sur une cime blanche, et semblait une larme de compassion et de miséricorde tombée du ciel sur la pauvre vallée, mais prête à être saisie en chemin par l'Esprit perfide des glaciers. Ayant trouvé ces deux métaphores, dans un grand contentement de moi-même, je fermai ma fenêtre. Mais en cherchant mon lit, dont j'avais perdu la position dans les ténèbres, je me fis une bosse à la tête contre l'angle du mur. C'est ce qui me dégoûta de faire des métaphores tous les jours subséquentes. Mes amis eurent l'obligeance de s'en déclarer singulièrement privés. »*

*« Ce que j'ai vu de plus beau à Chamounix, c'est ma fille. »*

---

*\*Lettres datées de 1834 et 1836, éditées en 1837, rééditées en 1877 à titre posthume sous le titre « Nouvelles lettres d'un voyageur » avec des lettres et des textes inédits de Gorge Sand.*



## Algèbre de l'errance

Alexandre Dumas, qui n'a que 30 ans en 1832, se rend dans les Alpes pour prendre l'air pur sur les conseils de son médecin après avoir survécu miraculeusement aux fièvres du Choléra qui fit près de 20 000 morts à Paris, avec pour seul remède de l'éther et sa formidable force physique.

En Savoie, au départ de Moutiers, il se rend à Aoste par le Petit Saint-Bernard, puis à Martigny (en Suisse par le Grand Saint-Bernard) où il séjourne quelques temps, avant un détour par Genève et un retour à Martigny pour se rendre à Chamonix par le Col de Balme.

Au lendemain de son arrivée, il entreprend sa première excursion à La Flégère. De retour d'excursion, il voit, devant son hôtel, un homme qui l'attend ; il comprend que c'est celui avec qui il a rendez-vous et qu'il a voulu rencontrer par-dessus tout : c'est Jacques Balmat. S'avançant vers lui la main tendue, Dumas écrira plus tard ce qu'il pense dans l'instant :

*« ... ce guide intrépide qui, au milieu de mille dangers, atteignant le premier la sommité la plus élevée du Mont-Blanc, avait frayé le chemin à de Saussure. Le courage avait précédé la science. »*

Le courage, et vraisemblablement le désir avant tout de Jacques Balmat d'atteindre le Mont-Blanc – comme d'autres avant lui qui avaient tous échoués –, avec cette envie *au ventre* certainement plus impérieuse encore que celle de la récompense financière promise par de Saussure à celui qui atteindrait en premier son sommet.

Pour ce faire, – Balmat le raconte à Dumas, il lui fallut chercher le chemin, monter en direction de la sommité et redescendre plusieurs fois, l'observer in situ ou de loin comme il le fit quelques fois depuis le Brévent, calculer des voies et des chemins, échouer, recommencer, se tromper encore comme on peut le faire dans l'errance et réparer ses précédentes tentatives comme on calcule avec l'algèbre, qui vient de *al-jabr* en arabe et qui veut dire « contrainte, réduction », au sens de « restaurer » comme on répare une fracture ou autrefois les erreurs d'imprimerie dans un « *Errata* » glissé dans un livre ; une algèbre qui transcende celui qui part vers l'inconnu, qui commence sur le terrain pour les écrivains voyageurs, et dans les livres pour leurs lecteurs qui rêvent de leur emboîter le pas à la recherche encore passive de l'aventure sous la conduite de l'écrivain – fait guide !

C'est ainsi qu'Alexandre Dumas a recueilli le seul témoignage existant de Jacques Balmat (de son ascension du Mont-Blanc), qui sera publié dans son premier récit intitulé : « Impressions de Voyage », édité dès son retour, qui connaîtra beaucoup de succès : la notoriété grandissante de Dumas aidant à mieux faire connaître Chamonix et l'histoire de la première ascension du Mont-Blanc.

## On compte le vin !

Le lecteur d'une époque *reculée*, contrairement à nous, n'était pas forcément surpris à la lecture de certains détails concernant les coutumes d'antan. Oublions, par exemple, que ce lecteur du XIX<sup>ème</sup> siècle ne fut point étonné d'entendre que l'Anglais Albert Smith, qui entame son ascension au Mont-Blanc, soit accompagné de 16 guides qui emportèrent 103 bouteilles de vin ; ce qui, pour le lecteur de cette époque, était sans doute rassurant : on ne partait ni seul, ni sans provisions. En revanche, les lecteurs du XIX<sup>ème</sup> siècle furent certainement tout aussi surpris ou amusés que nous, d'apprendre ce que rapporte Alexandre Dumas après sa conversation avec Jacques Balmat à propos du docteur Michel Gabriel Paccard qui fit avec lui la première ascension du Mont-Blanc. Voici le contexte...

Dès sa rencontre avec Jacques Balmat, le jeune Alexandre Dumas, qui a trente ans, commence à recueillir son témoignage sur cette première ascension du Mont-Blanc qu'il accomplit en compagnie du docteur Michel Gabriel Paccard. Attablés dans le restaurant d'un hôtel de Chamonix en compagnie du guide Pierre Payot qui l'avait conduit à La Flégère, Dumas s'intéresse à Paccard, alors décédé depuis cinq ans, et fait parler Balmat qui n'allait pas confier à Dumas la même version qu'il en fit très succinctement au lendemain de son ascension en 1786, qui s'avèrent quelque peu différente aussi de celle du docteur Paccard, pas plus que ne sont justes la date et l'âge du décès de ce dernier prononcés par Balmat lors de cet entretien, à moins que Dumas se soit trompé dans les âges et les dates, mais passons... Paccard, qui d'après le récit de Jacques Balmat fut un temps victime d'une cécité passagère contractée pendant son ascension du Mont-Blanc, attire l'attention de Dumas qui s'en inquiète auprès de Balmat :

- « - Et le docteur Paccard, dis-je, est-il resté aveugle ?
- Ah ! oui, aveugle ! Il est mort à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et il lisait encore sans ses lunettes. Seulement, il avait les yeux diablement rouges.
- Des suites de son ascension ?
- Oh ! que non !
- Et de quoi alors ?
- Le bonhomme levait un peu le coude...

En disant ses mots, Balmat vida sa troisième bouteille. »

Jacques Balmat était entré dans la légende grâce à sa conquête du Mont-Blanc ; il allait maintenant entrer en littérature avec Alexandre Dumas...

*Fin des extraits de textes.*

### **AVERTISSEMENT**

*Les extraits que vous venez de lire donnent un aperçu de l'ouvrage en cours qui est susceptible d'évoluer. Les chapitres présentés ne sont ni complets, ni dans l'ordre d'un sommaire à venir...*

© Patrice Guigue Dansin 2024